

# SURRÉAL 3000



SUZANNE MARTEL



SUZANNE MARTEL

**SURRÉAL**  
**3000**

*Héritage  
jeunesse*

*À Paul, Bernard,  
Luc et Eric,  
mes quatre fils aînés  
S.M.*

# INTRODUCTION

*Surréal, c'est le nom de la cité souterraine qui prit naissance lorsque quelques centaines de personnes se réfugièrent sous le Mont-Royal, pour échapper à la Grande Destruction.*

*Alors que le vent de la mort soufflait sur le globe terrestre, les survivants apportèrent le flambeau de la civilisation au plus profond des entrailles de la terre. À l'aide d'une technologie de plus en plus poussée, ils tirèrent du roc l'énergie électrique et des moyens de subsistance inconnus jusqu'alors.*

*De siècle en siècle, telle une fourmilière gigantesque, la cité grandit et les traditions prirent corps, toujours dominées cependant par le culte de la paix sous toutes ses formes.*

*Au moment où commence le récit, des événements surviennent qui mettent en danger la vie même de la communauté. Des jeunes garçons se retrouvent en plein drame, non seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur de la Cité et leur courage est soumis à de rudes épreuves. C'est l'avenir de Surréal qui se décide.*



## CHAPITRE 1

# L'aventure de Luc

– Il ne faut pas qu'on nous voie.

Les petits garçons regardent autour d'eux pour s'assurer qu'ils sont bien seuls.

Le long tunnel de marbre blanc s'étend à perte de vue, baigné par une douce lumière. Ce coin de la cité souterraine est peu fréquenté, à cause de sa proximité de la surface. D'ailleurs aucune station d'express ne s'y trouve, et c'est pourquoi Luc et Eric ont dû parcourir le dernier mille sur le trottoir roulant.

Les longs rubans mobiles glissent côte à côte sans bruit et sans fin, l'un vers le sud, l'autre vers le nord.

De chaque côté, dans leur cage de plastique transparent les wagons de l'express filent par groupes de dix, toutes les minutes.

Les deux amis marquent le pas, laissant le trottoir filer sous eux, et attendent le moment où les express du

nord et du sud se croisant leur assureront quelques secondes de solitude.

Le climatiseur ronronne paisiblement, mais les enfants ne l'entendent même plus. De ce murmure dépend leur existence et celle des habitants de Surréal.

Dans un bruissement rapide, l'express sud passe à la hauteur de leurs yeux. Trois secondes plus tard, celui du nord le croise. Tous deux sont déserts. Tant mieux, car les excursions de ce côté peuvent facilement paraître suspectes.

– Allons-y.

D'un bond, Luc franchit les marches de marbre entraînant Eric à sa suite. Ils courent à toutes jambes sur la plateforme. À droite, une galerie étroite s'enfonce dans le mur, barricadée à son extrémité par une porte scellée ; un système d'alarme compliqué avvertirait immédiatement la cité d'invasions possibles, ou même du désir de quelque insensé de fuir la sécurité du refuge souterrain pour affronter les périls mortels de l'extérieur.

Tous ceux, et il y en eut quatre dans l'histoire de la cité vieille de mille ans, qui ont tenté de franchir la Porte-Frontière, ont été considérés comme des fous dangereux et traités comme tels. Personne ne devait plus jamais entendre parler d'eux.

Prudemment, Luc s'avance vers la porte, et il s'arrête à quelques pieds de l'œil magique qui révélerait sa présence et déclencherait l'alarme. Son cœur bat fort. Depuis qu'il est tout petit, il a été invinciblement attiré par



cette porte. Et dernièrement l'impulsion a été si forte que chaque jour après la classe, il se retrouve à la frontière. C'est ainsi qu'il a découvert le passage secret. Et sa grande aventure a commencé. Son meilleur ami, Eric 6 B 12 en est le premier confident.

À cet endroit, les plaques de marbre qui forment la surface ininterrompue des murs se sont disjointes et une fissure est ouverte. Le mois précédent, un tremblement de terre avait ébranlé Surréal, jetant la terreur et provoquant une panne d'électricité qui arrêta momentanément le système d'air synthétique, source de vie de la cité. Les moteurs auxiliaires durent même entrer en action pour une douzaine de minutes.

Le grondement sourd se répercuta sous les voûtes souterraines, des lézardes fendirent les murs blancs et une fine poussière de pierre se répandit sur la cité. Puis, tout rentra dans l'ordre et seul l'écho répéta longuement un roulement de tonnerre.

La panique avait été évitée de justesse, apaisée par les voix rassurantes du Grand Conseil sur les ondes sonores. Plus tard, le Conseil assura que les instruments sismographiques ne prévoyaient pas d'autres tremblements de terre, bien qu'on ne s'expliquait pas comment ces instruments de précision aient pu être mystérieusement pris en défaut cette fois-là. Cependant, il ne fallait plus craindre. Les grands moteurs scellés depuis des siècles avaient repris leur marche.

Mais depuis ce jour, les sources d'électricité dont dépendait la vie souterraine semblaient avoir été affaiblies. Les lumières baissaient perceptiblement parfois, et les trottoirs ralentissaient.

Par précaution, on avait distribué à chaque citoyen une trousse d'urgence. C'est pourquoi les deux enfants portaient en bandoulière un léger tube de plastique contenant un masque à air et un casque lumineux.

Par une curieuse coïncidence, ces appareils qui devaient assurer sa survie sous la terre avaient poussé Luc à percer les mystères du monde extérieur. Sans son casque lumineux, aurait-il osé s'aventurer dans la faille sombre ouverte à même le roc ? Et sans le masque à air, aurait-il bravé l'atmosphère empoisonnée de la surface ?

À quatre pattes, Luc se glisse résolument dans la fissure étroite et se redresse après quelques pieds. Eric, terrifié, n'ose le suivre.

– Viens. Mais viens donc ! Tu vas être repéré par le radar d'alarme !

– J'ai peur.

– Tu m'as promis de me suivre.

À contrecœur, Eric s'introduit dans le trou sombre. Son sac de classe racle le plafond bas, il s'empêtre le genou dans sa trousse d'urgence et sa tunique blanche s'accroche à une pierre. La voix calme de Luc le rassure.

Le petit garçon, dans ses expéditions journalières, a développé une technique rapide. Accroupi sur les genoux, il ouvre le tube de plastique et se coiffe d'une petite

calotte blanche. Il tourne un gros bouton fixé sur le devant et, propagé par les ondes électriques du cerveau, un faisceau lumineux en jaillit aussitôt. Puis il glisse sur son front un masque transparent qui couvrira son nez et sa bouche et lui assurera une provision d'air pour six heures.

– Vite, prépare-toi.

Eric, comme tous les enfants de Surréal, s'est amusé pendant plusieurs jours à essayer le casque et le masque, mais il n'a jamais cru en avoir réellement besoin. Il lui semble que c'est presque une profanation de défier le Grand Conseil avec ses propres armes. Il met le casque et après quelques tâtonnements produit lui aussi un rayon de lumière.

– Voilà la preuve que tu as un cerveau, taquine Luc.

Eric ajuste la courroie de son masque quand Luc pose la main sur son bras.

– Tu vas d'abord me jurer de ne pas dévoiler mon secret. Jamais je n'en ai parlé à personne, pas même à mon frère Paul.

– Je te le jure.

– Ce n'est pas assez. Fais-moi le Grand Serment de Surréal.

Agenouillés l'un en face de l'autre dans le tunnel de pierre sombre, les deux amis s'éclairent mutuellement de leurs rayons lumineux. Leurs courtes tuniques blanches captent la clarté et leurs figures sont sérieuses. L'instant est solennel.

Eric lève la main droite.

– Moi, Eric 6 B 12, je te jure sur le Premier Moteur de ne révéler ton secret à personne. Jamais. Sinon...

Il s'arrête, hésitant.

– Continue, le presse Luc.

Eric récite rapidement, tout d'un trait, la terrible malédiction des habitants de la cité souterraine :

– Sinon, que je sois rejeté à l'extérieur pour y périr horriblement.

Luc, satisfait, ajuste son masque. À son tour, Eric l'arrête.

– Mais c'est ridicule. C'est justement ce que nous allons faire, aller à l'extérieur. Et si nous y périssons horriblement ?

La peur le reprend. Luc, qui a déjà eu tant de difficultés à le convaincre de l'accompagner, regrette son choix de la formule malheureuse.

– Puisque je t'assure qu'il n'y a aucun danger.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que j'en suis sûr, dit Luc avec assurance. Et puis, j'y suis venu tous les jours depuis une semaine et tu vois, je suis bien vivant.

Il détache son sac de classe et l'appuie au mur. Sous les rouleaux de dicta-vision où sont enregistrés ses devoirs du lendemain, il a dissimulé quatre sacs de polythène. Il s'en sert pour recouvrir ses sandales et celles de son ami, fixant avec une corde ces couvre-chaussures improvisés.

– Tu penses à tout, admire Eric.

– Il ne faut pas attirer l'attention, à notre retour.

Dans la ville immaculée, des souliers poussiéreux ou boueux créeraient une dangereuse sensation.

Tirant son ami par la main, Luc s'engage avec confiance dans l'étroit corridor creusé à même le roc.

La voix étouffée par son masque, Luc parle sans arrêt pour encourager son ami.

– Tu vas voir des choses extraordinaires. Tout ce qu'on nous a montré dans les vieux livres et en vision reproductrice n'est rien à côté de la réalité. L'espace sidéral est bleu et immense, l'astre-soleil chauffe nos mains et le sol est couvert de plantes herbacées vertes.

Le tunnel monte en pente raide, à peine assez large pour permettre aux garçons de s'y faufiler. La pente s'accroît rapidement. À un tournant, le passage débouche brusquement dans une galerie plus large, où une bouffée d'air froid les glace. L'humidité suinte sur les murs couverts d'une mousse visqueuse. Très loin, un point lumineux indique la sortie à l'Air Libre.

Eric s'arrête de nouveau.

– Et les radiations dont on nous parle ?

– C'est fini tout ça, depuis longtemps.

Luc est catégorique.

– Comment le sais-tu ?

– Je ne sais pas, mais j'en suis sûr, répète de nouveau Luc avec une calme conviction.

Lui-même ne sait pas comment cette certitude s'est emparée de lui, mais une voix intérieure semble le rassurer. Plus il s'approche de l'extérieur et plus il se sent attiré vers ce monde extraordinaire où jadis vivaient les hommes avant la Destruction.

À mesure qu'ils avancent, leurs rayons lumineux s'affaiblissent, luttant contre la lumière du jour.

– Ce devait être l'entrée de la cité, autrefois, dit Eric avec émerveillement.

– Oui, et le tremblement de terre a ouvert le passage qui contourne la Porte-Frontière.

– Mais comment as-tu pu te décider à entrer seul dans le rocher ?

Eric n'aurait jamais soupçonné le tranquille Luc de tant de courage.

Pour ces enfants élevés dans des espaces clos, la claustrophobie n'existe pas, mais, accoutumés à un monde restreint et familier, ils craignent instinctivement l'inconnu.

– C'est comme si une voix m'appelait, explique Luc qui ne comprend pas très bien lui-même, maintenant qu'il la considère avec les yeux de son ami, comment sa première expédition lui a semblé si naturelle, presque instinctive.

– Il fait froid.

Les enfants habitués à une température uniforme grelottent sous leurs vêtements légers.

– Attends. À l'Air Libre, il fera chaud.

## CHAPITRE 2

# L'Air Libre

Les derniers mots de Luc ont fait frémir Eric. Depuis toujours, il a appris que l'air de l'extérieur est saturé de gaz mortels, de radiations atomiques, que la nature a été dévastée par la Grande Destruction, que rien n'a survécu, ni homme, ni bête, ni plante.

Seuls, ceux qui ont trouvé refuge dans les souterrains creusés à même le Mont-Royal ont été sauvés. Ces quelques centaines de privilégiés ont scellé les portes de plomb derrière eux et ils ont fondé la cité. Au-dessus d'eux mourait le monde civilisé, détruit par la bêtise des hommes et les guerres atomiques.

Et voilà que, pour la première fois depuis au delà de mille ans, deux enfants osent braver l'inconnu redoutable. Leur curiosité devant la vie les pousse vers les horizons nouveaux, comme autrefois l'ardeur de leurs

ancêtres pionniers avait forcé les frontières des mondes inexplorés.

Un bruit étrange, semblable à celui des cascades souterraines, les arrête.

– Qu'est-ce que c'est? demande Eric. Luc lui-même s'inquiète.

– Je ne sais pas. C'est la première fois que j'entends cela. Attends.

Et laissant son ami, il s'avance vers la bouche du tunnel. Ô surprise! Une nappe d'eau continue en obstrue l'entrée et s'écoule sans fin, dans un clapotis monotone.

Eric n'a pas du tout l'intention d'être abandonné dans ce lieu inconnu. D'un bond, il rejoint Luc à l'orifice.

– Comme c'est grand!

Sa première impression du monde en est une d'immensité qui lui coupe le souffle. Ses yeux, peu habitués aux distances, ne savent où se poser. Pourtant l'horizon lumineux est bien limité par la brume.

Après quelques secondes d'admiration muette, Eric se tourne vers son ami.

– Mais je ne vois pas de bleu, ni de vert. Et je ne sens certainement pas de chaleur.

Luc semble atterré.

– Je n'y comprends rien, dit-il en tendant la main vers l'ondée froide.

Où le soleil devait briller dans l'azur bleu, il ne voit qu'un ciel lourd de nuages gris. Le brouillard masque



les arbres et les montagnes tandis que l'eau ruisselle sur ce paysage désolé.

– Ce doit être le phénomène atmosphérique de la pluie, remarque Eric, fort en science livresque.

Il frissonne.

– Si nous prenons froid, l'enquêteur médical voudra savoir où nous sommes allés. Il vaut mieux rentrer. Ce spectacle terne et gris le déçoit beaucoup après les descriptions lyriques de Luc. Ça ne valait peut-être pas le risque d'encourir les sanctions terribles du Grand Conseil.

Pour ne pas peiner son ami, Eric propose sans conviction: « Nous reviendrons ».

Les deux enfants replongent dans les profondeurs de la terre, vers l'ambiance lumineuse et familière de Surréal. Luc a le cœur lourd. Il a été trahi par cette nature qu'il a appris si vite à aimer, et qu'il voulait tant partager avec son meilleur ami. Peut-être est-ce un rêve réservé pour lui seul et où il sera condamné à la solitude? Car pas une seconde, Luc ne doute que son existence se déroulera un jour à l'air libre.

À l'endroit où ils ont abandonné leurs sacs, les garçons enlèvent leurs masques et les couvre-chaussures de polythène boueux qui protégeaient leurs pieds.

– Laissons-les ici pour une autre fois, conseille Luc.

Heureusement leurs tuniques blanches sont réversibles, et malgré l'humidité qui les transit lorsqu'ils les remettent à l'envers, rien ne trahit leur excursion extra-terrestre. Ils

s'inspectent mutuellement et essuient leur visage avec leur mouchoir.

Endossant sac et trousse d'urgence, ils rampent vers la lumière et s'arrêtent prudemment à l'entrée de la voie-express.

Les deux bruissements successifs les avertissent du passage des express du nord et du sud et, d'un bond, ils sautent sur le premier trottoir. Avec l'habileté née d'une longue pratique, ils traversent sa surface mouvante et s'engagent sur le ruban opposé. Comme tous les gamins de Surréal, ils savent par une course légère décupler leur vitesse sur le trottoir trop lent à leur goût.

– N'oublie pas le Grand Serment, halète Luc.

Eric, moqueur, déclame :

– Sinon, que je sois rejeté à l'extérieur pour y périr horriblement.

Ils sourient tous les deux, complices. Pour eux seuls, de tous les habitants de ce monde souterrain, la menace a perdu son efficacité.

Au premier terminus, l'air faussement calme, les amis se glissent sur un banc de l'express nord, occupé maintenant par quelques travailleurs qui rentrent de l'ouvrage. On les regarde sans curiosité. L'exploration de la cité a toujours été le grand sport des enfants de Surréal.

Un haut-parleur répète inlassablement les nouvelles :

– On prévoit une prolongation prochaine du couvre-feu afin de ménager les réserves d'énergie électrique, affaiblies depuis le récent séisme. Cette mesure temporaire

entrera en vigueur dès le sixième jour et la nuit sera de treize heures pour une période indéterminée.

Eric se désole :

- Si ça continue, nous n’aurons plus le temps de jouer.
- Évidemment, dit Luc, toujours raisonnable, ils vont couper les récréations avant les études.
- Voici mon terminus.

Eric se lève.

- À demain Luc.
- N’oublie pas de mettre ta tunique dans l’auto-laveuse, lui souffle son complice.
- Je n’oublierai pas, sinon...

Eric bondit hors de l’express et saute sur le trottoir roulant qui s’engage dans le corridor transversal où se trouve la porte de sa demeure.

## CHAPITRE 3

# La famille d'Éric

Pendant quelques minutes, Eric glisse avec le trottoir le long de sa rue, une allée large de vingt pieds. Des voisins le suivent et le précèdent, d'autres le croisent venant de l'est.

Tout en causant ou se saluant, chacun surveille du coin de l'œil les numéros inscrits sur les portes blanches toutes semblables qui, tous les trente pieds, percent les murs parallèles.

Dans ces corridors uniformes, un moment de distraction suffit et vous vous retrouvez à cent pieds de chez vous.

Devant le numéro 54-12-146, Eric franchit légèrement le trottoir inverse et saute sur le seuil de marbre. Il passe son bracelet matricule devant le cadran contrôleur électronique et, répondant à des ondes connues, la porte glisse dans le mur et se referme silencieusement sur ses talons.

Le voilà dans le vestibule d'entrée, un cube blanc percé de quatre portes: celle de la rue, celle de la demeure en face, celle des visites-amies à droite et celle de la salle de propreté à gauche. Un pas de ce côté et il se retrouve sur la plaque rouge de stérilisation où des rayons invisibles détruisent tous les microbes de l'extérieur susceptibles de nuire à la santé des habitants de la maison où il pénètre.

– Aujourd'hui au moins, vous allez avoir des microbes intéressants à détruire, marmonne Eric, en pensant aux bactéries de l'air libre.

Comme pour lui répondre, une lumière rouge s'allume sur le mur, lui annonçant sans le surprendre que l'inspecteur-robot de l'hygiène ne le juge pas assez propre pour lui autoriser l'accès de la demeure. Des traces de poussière et de boue ont alerté le mécanisme et déclenché le signal: *conseille une toilette immédiate*. S'il passait outre, le Cerveau électronique en prendrait note et, dès le lendemain, il recevrait par télétype un démerite du Conseil d'Hygiène. Plusieurs démerites, entraînent une sanction du Grand Conseil et des sanctions répétées s'accumulant dans un dossier, peuvent disqualifier le coupable comme citoyen de Première Classe.

Eric tient beaucoup à son statut de Première Classe qui lui permettra des études avancées et un avenir intéressant car, même à neuf ans, un citoyen de Surréal a déjà un sens profond de ses responsabilités civiques.

Le garçonnet résigné pénètre donc dans la salle de propreté ; il dépose son sac de classe et sa trousse de secours, il glisse sa tunique boueuse et même ses sandales de plastique noires dans l'auto-laveuse. Puis il s'enferme dans la cabine de douche où il presse distraitemment un des multiples boutons du cadran de contrôle.

Aussitôt Eric pousse une exclamation de détresse :

– Ah non ! pas encore !

Il s'est offert par erreur le traitement prévu pour son frère Bernard, un jeune athlète amateur de contrastes violents. Un jet savonneux et brûlant le fouette, aussitôt suivi d'une douche glacée qui lui coupe le souffle. Puis une véritable tempête d'air séchant l'enveloppe, le laissant pantelant et resplendissant.

Et c'est un petit garçon furieux qui ouvre l'armoire pour y reprendre la tunique fraîche et les sandales brillantes que l'auto-laveuse a substituées à ses vêtements maculés.

Une gorgée de lave-dent, un nettoyage rapide de son sac et le voilà prêt à affronter l'inspecteur-robot qui cette fois le bénit de son signal vert.

– Que de soucis pour rentrer chez soi, pense l'enfant en franchissant enfin le seuil de la demeure.

Dans la salle carrée aux murs blancs, sa mère cause avec une amie au visaphone installé dans le bras de son fauteuil. En voyant entrer son cadet, elle lui sourit gentiment. Eric se penche pour embrasser sa mère, prenant

bien soin de passer dans le champ de vision du minuscule écran.

– Ah! je vois que votre fils arrive. Je vous reparlerai demain.

Et, tel que souhaité par le rusé compère, l'amie s'efface avec complaisance.

– Les autres ne sont pas rentrés? demande Eric en voyant les fauteuils vides de son père et de Bernard.

– Non, il y a eu des ennuis à la Centrale électrique. Les ingénieurs tentent d'en trouver la cause et ton père m'a visaphoné que Bernard l'avait rejoint. Ils arriveront un peu plus tard.

Le garçon jette son sac dans le fauteuil pivotant de plasti-mousse noir, fait à sa mesure et qui constitue avec ceux de ses parents et de son frère le seul mobilier de cette salle nue. Au fond de la pièce se trouve le mur-écran dont la forme arrondie assure une visibilité égale à tous les occupants.

– Je vais décorer pour ce soir, annonce-t-il en se dirigeant vers l'auto-tableau de gauche.

Placé entre les deux portes des cubes-de-nuit de ses parents, ce cadre vide l'attire toujours avec son clavier de manettes linéaires et de boutons multicolores. Habituellement, utilisant les manivelles comme un peintre ses pinceaux, le jeune artiste crée les couleurs vives et les lignes géométriques d'un dessin très réussi. D'un dernier tour de clef, il signe son œuvre et se dirige vers le

mur opposé où un second auto-tableau occupe l'espace entre son cube et celui de son frère.

– Il est très bien, ton tableau, le félicite sa mère.

Puis elle ajoute sans bouger :

– Je vais préparer la table.

Le bras droit de son fauteuil contient une série impressionnante de boutons. Elle en presse un et une table blanche à la surface luisante surgit du plancher entre les fauteuils.

– Eric, tu devrais prendre un revigorant en attendant ton père. Comment le veux-tu ?

– Rouge, sucré et chaud.

Un bout de langue dépassant entre ses dents pour aider sa concentration, le dessinateur s'efforce de reproduire un effet de brume comme cette machine de précision n'en a jamais conçu et comme ce monde caché n'en a pas encore vu.

Au microphone invisible dissimulé dans la table, madame 6 B 12 dicte ses instructions pour les cuisines robots. Après quelques minutes, un déclic et une lumière jaune devant son fauteuil annoncent à Eric que sa commande a été remplie.

À regret, il quitte son œuvre inachevée et regagne son fauteuil. Il fait glisser un panneau et, soulevé sur un plateau mobile, un verre apparaît où fume une boisson rouge et parfumée. Alors seulement, Eric se rend compte qu'il a faim parce qu'il a oublié d'avalier la pilule de son goûter.



Sa mère, fatiguée d'une journée d'enseignement de cours d'histoire ancienne, allume pour la dixième fois aujourd'hui sa cigarette-éterna. Elle interroge son fils sur son activité de la journée.

– Oh! j'ai exploré avec Luc, répond vaguement l'intéressé.

Et pour changer le sujet, il s'empresse d'ajouter :

– Tu sais bien, Luc 15 P 9 avec qui je suis des cours de spéléologie...

– C'est ce garçon qui a gagné le concours d'art oratoire du Grand Conseil?

– Non, c'est son frère Paul qui a gagné. Et sais-tu quelle sera sa récompense?

Très impressionné, Eric annonce avec respect:

– La semaine prochaine on le laissera prononcer un discours au Réseau Général de la radio-vision.

– Quel grand honneur pour un enfant. Ses parents doivent être fiers de lui.

Oh, ce n'est pas un enfant. Il a quatorze ans. Vivement, pour ne pas laisser la conversation dévier, il ajoute :

– Il n'a plus que son père. Tu sais, le savant spécialisé en rayons Up... quelque chose?

Sa mère se met à rire.

– Tu veux dire en rayons Upsilon. Mais oui, tu as raison. Je n'avais pas fait le rapprochement. C'est donc lui le fameux docteur 15 P 9, médecin du Premier Grand Ordre?

Eric, fier de ses relations illustres et enchanté de cette occasion d'échapper à une enquête sur ses aventures de l'après-midi, questionne sa mère qui explique :

– Grâce à ses découvertes, on peut maintenant détruire en quelques heures les virus de plusieurs maladies en les exposant aux rayons Upsilon.

Une lumière clignote au-dessus de la porte d'entrée, annonçant la présence de quelqu'un dans le vestibule .

– Tiens, voilà ton père, et Madame 6 B 12, toute heureuse, va au devant de son mari.

Eric saute au cou de son père car, dans cette famille unie, on est toujours content de se retrouver. Monsieur 6 B 12 est grand, très grand même pour un citoyen de Surréal et Eric, perché sur son bras, oublie qu'il a neuf ans et qu'il sera bientôt un citoyen de Première Classe.

– Tu commences à être lourd pour ce genre d'acrobatie, dit son père en lui faisant exécuter un tour dans les airs avant de le déposer sur le dos sur le plancher de marbre. Dès que tu auras dix ans, ce sera toi qui me soulèveras.

Eric qui anticipe encore plusieurs mois de trêve se relève d'un bond.

– Bernard ne rentre pas? Comme toutes les mères, madame 6 B 12 a besoin de sentir sa nichée autour d'elle.

– Tu le connais! L'inspecteur robot en est devenu cra-moisi. Il doit être sous la douche.

– Qu'il y bouille et qu'il y gèle! souhaite Eric, vengeur.

Ses parents ne peuvent s'empêcher de rire devant le drame qu'ils devinent. Leur cadet, éternel distrait, n'en est pas à sa première mésaventure du genre, et le goût de Bernard pour les douches violentes est célèbre dans la famille.

## CHAPITRE 4

# Bernard, le héros

Comme chacun prend place autour de la table, la porte glisse de nouveau et un garçon de treize ans, aux yeux noirs brillants de malice, bondit dans la salle, retombe sur les mains et après une série de pirouettes savantes, atterrit dans son fauteuil.

- Bonjour tous, me voilà!
- Sans aucun doute, remarque son père, qui se commande aussitôt un revigorant «blanc, fort et froid».
- Heureusement que les bibelots ont disparu de la civilisation, commente la mère qui aime intriguer ses enfants avec des mots archaïques.
- Qu'est-ce qu'un bibelot? Eric tombe dans le panneau.
- Un objet fragile servant à la décoration.

En bon professeur, elle cherche des exemples concrets:

- Comme un vase à fleurs ou un bocal à poissons rouges.